

Je ne m'appelle plus Dominique. Je m'appelle Nathalie. C'est ce que j'ai dit à mon père. Il a dit : « Et pourquoi plus Dominique, ma chérie ? – Parce que maintenant ça sera Nathalie-ma-chérie », j'ai dit. Il a souri. Il sourit facilement. Nous sommes dans la cuisine, en bas. Il est debout. Il reste debout, il me regarde. Il ne répond pas. À cet instant, le temps s'arrête sur lui, sur moi. Il me semble que la cuisine se détache de la maison, dans un espace où rien ne peut remettre en mouvement mon père. Satellite coupé du reste du monde. A-t-il fermé les yeux ? Pleure-t-il ? Je le regarde. Il est gentil. Il est fragile. Il s'absente comme ça de temps en temps, il reste en marge, il est flottant. Pleure-t-il ? Je n'en sais rien. Je le fixe, en face de moi, dans la cuisine, sans défense. Il est debout, en train de me regarder, toujours là, il n'a pas cillé. « Alors Nathalie maintenant ? » Il y a un ma chérie qui flotte quelque part,

peut-être en dehors de la maison, dans le jardin crispé sous les derniers froids de mars en marche vers avril, vers Pâques. Un ma chérie qui se traîne comme une bête blessée. Ou peut-être qu'il sautille tel un merle parmi les aiguilles du sapin noir. Je ne réponds pas.

Dans la cuisine peinte l'année précédente en corail, il y a l'armoire à épices dont la porte de verre ne ferme plus. Derrière la vitre, on voit des flacons, tous de la même taille et de la même marque. Dedans, il y a de la poussière d'épices, de la poussière qu'on dirait sortie de la momie d'un enfant mort. Très délicate, beige, brune parfois. Résidus de corps, de cheveux, de petits ongles tendres, traces de nouveau-nés, poussière odorante. Mon père tend la main vers l'armoire, prend un flacon et le secoue dans la poêle. Qui a acheté ces épices ? Lui ? elle ? eux, ensemble ? Un jour, ils se sont dit, pleins d'entrain et de bonne humeur, qu'ils allaient cuisiner à leurs enfants toutes les saveurs du monde, bourrées de senteurs, d'arômes, d'ailleurs. Inspirés, découvreurs, pionniers, ils se sont dit qu'ils allaient révéler à leurs enfants la richesse de ces goûts provenant d'horizons différents, des quatre coins du monde, du centre commercial.

Mon père semble rêveur, planant très loin, comme évanoui sous mes yeux. Il secoue toujours le flacon en murmurant Nathalie. Poussière d'enfant mort, par-

fum de nourrisson défunt, en suspens dans la cuisine. Les quatre coins du monde. Papa. « Quoi ? » Rien. Il est revenu, l'instant d'une seconde. Il a remis le flacon à la même place, là où il avait laissé un espace dans l'armoire. Lorsqu'il repousse la porte, elle envoie un souffle de senteurs à travers la cuisine. Paprika, cannelle, sciure de muscade, copeaux.

Là-haut il y a mon frère. Il a invité deux garçons de son lycée. Tout à l'heure, ils ont mis de la musique que j'ai entendue à travers le mur de ma chambre. Je suis sortie pour aller aux toilettes sur le palier. Un des garçons est sorti en même temps que moi pour y aller aussi, oh pardon, il a refermé la porte, repli précipité dans la chambre de mon frère. J'ai eu le temps de voir. L'ai-je inventé ? J'ai vu, vraiment vu ? Un garçon, jambes en V par terre, un cendrier, des verres, quelque chose de rose au creux des plis du jean, quelque chose de rose qui sortait de la braguette. Ou était-ce un bout de peau, une main dessus ? Un pansement posé là, à la fourche du jean ? Face au miroir des toilettes, j'ai dit Nathalie, j'ai quinze ans, ai-je pensé, en me regardant dans les yeux. Je suis retournée dans ma chambre. La musique était plus forte. Quelque chose de rose.